

— Eh bien ! Germaine, s'écria soudain le comte de Guérande, apparaissant tout joyeux devant le kiosque de sa fille, j'ai fait fortune à l'écuré, et je veux répandre mes bienfaits entre tes mains. Je donne vingt louis de cette minuscule aquarelle.

Il désignait une œuvre exquise : *le Pêcheur de corail*.

Aussitôt il y eut une rumeur parmi les jeunes gens qui entouraient le comptoir d'imageries.

— Oh ! comte, s'écria un des officiers de marine, un assidu de la villa des Myrtes, habitations de M. de Guérande, c'est pour rien ! Permettez-nous de marcher sur vos brisées.

Alors, avec une verve brillante, il se mirent tous à pousser aux enchères, et chaque fois que le tableau montait, Gaston, qui s'était vivement rapproché, doublait la somme. Le prix de l'aquarelle avait ainsi atteint le chiffre respectable de cent louis, et Germaine, interdite devant l'insistance du marquis, disait : « maintenant, c'est assez ! » Elle comprenait : Gaston n'était pas un acquéreur ordinaire, et elle hésitait à remettre à ce client, dont elle pressentait la sympathie, une œuvre due à ses pinceaux.

L'enseigne était pourtant demeuré le maître des enchères, et l'œil brillant, les lèvres souriantes, il attendait qu'on lui remit l'aquarelle convoitée.

Et toute rougissante, très troublée :

— Monsieur, dit enfin Mlle de Guérande, vous avez de beaucoup dépassé la somme que valait ce petit tableau. . . Cette œuvre est sans valeur : elle n'est pas signée.

— Je pensais à vos pauvres, répondit doucement le marquis.

Mais si ses lèvres parlaient ainsi, ses yeux expressifs, joyeux, presque tendres, disaient clairement que seule la pensée des pauvres n'avait pas été dans son esprit.

Germaine rougit encore, baissa les yeux, remit l'aquarelle à son client ; et c'est ainsi que le marquis était devenu l'acquéreur du *Pêcheur de corail*.

Les jours suivants, Gaston demeurait souvent rêveur, rêva beaucoup en faisant son quart. Les hirondelles de mer volaient en cercles autour des mâts ; au loin passaient et repassaient de petits corailleurs aux voiles rouges. Sur la côte, les terrasses se peuplaient ; tout bourg donnait au clocher du jour. Sur le port on se hâtait de terminer le chargement des produits exotiques. Puis tout bruit s'éteignait, tout mouvement s'apaisait. L'ombre gagnait la ville et moirait de reflets sombres la rade profonde.

Gaston marchait toujours le long de la passerelle, et sa pensée errait sur mille projets, sur une foule d'inquiétudes, sur un petit groupe d'espérances. . . Comment serait accueillie sa sympathie pour Germaine ? . . . La jeune fille se résignerait-elle à quitter Mme de Guérande, dont la santé paraissait si ébranlée ? C'était peu probable. . . D'ailleurs accepterait-elle cette vie d'angoisses qui est celle de toute femme de marin ? . . . Et pourtant Gaston aimait son état avec passion.

— Que décider, se demandait-il ? Faut-il m'avancer ? . . . me faire présenter à la famille de Guérande ? . . .

La pensée du jeune marquis devenait hésitante. Il perdait sa gaieté. Ses camarades ne le reconnaissaient plus. Le soir, à la partie d'échecs, il avait des distractions impardonnables.

Enfin, le départ du *Jean-Bart* vint mettre un terme à ces incertitudes. Ce navire était envoyé dans les mers de la Chine, et devait y faire une longue station.

Alors le marquis de Trémour s'applaudit de sa réserve.

— Un marin est-il fait pour aimer ? se di-

sait-il. Quelle chimère ? Pourquoi laisser notre cœur sur la plage, quand nous devons voguer au loin ? Celui qui aime est un roseau ; les départs sont un dérangement qui le brise. Celui qui n'aime pas est un chêne : il supporte l'ouragan et la tempête. . . Allons, le sort en est jeté. Je veux rester ferme, rester libre !

O l'aveugle ! O l'imprévoyant ! Gaston oubliait que l'éloignement met une grâce de plus au cadre poétique dont nous aurons nos rêves. Après six mois d'absence, Mlle de Guérande régnait en souveraine sur le cœur du marquis. Il n'avait qu'un désir : revoir la jeune fille, et tenter d'en faire le charme de toute sa vie.

Il fallut pourtant rester deux années à son devoir, à son poste. . . Puis le *Jean-Bart* revint en France, désarma dans le port de Toulon. Dès qu'il fut libre, Gaston gagna Marseille. . . Alger. Avant de faire une demande décisive, il voulait, une fois encore, revoir Mlle de Guérande, s'assurer qu'elle était bien le type rêvé, la femme aimante et fidèle à laquelle il serait heureux de confier l'antique honneur des Trémour du Rosecoat.

Que de fois M. Richebrac avait dit à son petit-fils.

— Il faut entends-tu que la jeune marquise soit riche, noble, belle et vertueuse !

Eh bien ! Mlle de Guérande ne semblait-elle pas réunir tout ce rare assemblage ?

Vertueuse ! Qui eut douté de son cœur et de sa bonté après l'avoir vue, à la fête du *Jean-Bart*, si tendre pour sa mère, si charitable pour les pauvres ?

Belle ! sa beauté était incomparable, et rayonnait comme le lis rayonne dans nos jardins.

Noble ! Ainsi que les ancêtres de Gaston, les de Guérande étaient d'origine bretonne, et on relatait qu'aux croisades un sire de ce nom avait défendu de son courage et de son épée un de Trémour du Rosecoat sur le point de tomber dans une embuscade de Sarrasins.

Riche enfin ! Mais la fortune du comte de Guérande était considérable, et celle de la comtesse plus grande encore.

Pas un fleuron ne manquait donc à Germaine.

M. Richebrac l'aimerait pour sa richesse, et Mme de Trémour pour ses vertus.

Profondément absorbé dans ses réflexions, le marquis se dirigeait vers le palais mauresque, ou plutôt, pour être plus véridique dans notre expression, vers la ville des Myrtes, habitée par la famille bretonne.

Gaston se rappelait avoir entendu Germaine, durant les trop rares paroles échangées sur le *Jean-Bart*, appeler ainsi l'habitation de son père.

Cette villa était située au bord de la mer, à trois kilomètres d'Alger, Mme de Guérande y passait une partie de l'année. Elle espérait que les belles journées d'un doux hiver prolongeraient sa vie défaillante : que l'air pur venant de France, en passant sur la Méditerranée, lui serait un vivifiant cordial.

Presque chaque jour entre les haies de jasmin et de myrtes conduisant au rivage, elle se promenait lentement, languissant, appuyée sur Germaine, sur l'enfant qui vivait de sa tendresse ! Ah ! si l'amour d'une fille pouvait prolonger une vie, Mme de Guérande devait vivre. Gaston traversait Alger.

Il longeait les rues européennes, ces boulevards larges, animés, peuplés ou les cafés, brillants d'or, débordent sur l'asphalte des trottoirs, et où les riches magasins étalent aux yeux des promeneurs les fantaisies parisiennes.

Sous le ciel bleu, mais si bleu, et l'ardent soleil qui dardait et qui brûlait comme de blancs rayons de lumière électrique, le mar-

quis de Trémour se serait cru en plein Paris.

Mais l'aspect changea entièrement lorsqu'il eut gagné les quartiers mauresques. C'était un entassement de maisons décrépites, dominées de loin en loin par le dôme d'une mosquée la flèche de quelque minaret.

Les ruelles enchevêtrées les unes dans les autres, étaient très sombres, très étroites, vrais labyrinthes où la chaleur suffoquait, où les émanations s'échappant de fruiteries semblaient intolérables.

De distance en distance, des marchands à longue barbe, les jambes croisées comme les magots chinois, se tenait à l'entrée des bazars. Ils fumaient leur chibouque en attendant les clients, et caressaient du regard leurs étalages, où dominait le clinquant. Pierrieres fausses, armes à poignées brillantes, étoffes brodées de paillettes, flacons d'essence, bijoux d'ambre et de filigrane, emplissaient toutes les échoppes, sortes de ruches placées côte à côte dans de vieilles halles aux toitures affaissées.

Ici, Gaston passait devant une école, où une troupe d'enfants, la tête rasée et l'œil noir plein de hardiesse, récitaient dans un chant rythmé, sur trois notes, les versets du Coran.

Plus loin, il croisait un chamelier, qui allongeait le pas dans l'ombre, en conduisant ses bêtes au long cou et à double bosse.

Toute une foule s'agitait dans ces ruelles : Arabes fièrement drapés dans leurs burnous ; Juifs coiffés du bonnet de velours, et marchands l'oreille basse, rasant les murs ; Maltais portant avec grâce leurs paniers de grenades ; vieilles Mauresques séchées, ridées en guenilles et soigneusement enveloppées du voile de l'islam.

Tout jetaient sur le marquis un regard dénué de bienveillance ; mais là-bas, aux angles des maisons, l'œil langoureux et noir appliqué aux mouchabys découpés en fine sculpture, et grillés comme des lucarnes de prison, les femmes du harem, inactives et prisonnières, s'efforçaient d'égarer leur profond ennui en regardant curieusement le jeune et beau *Roumi*.

Gaston respirait mal entre ses constructions noires et basses, à portes cintrées, presque toutes entrant sous terre par quelques marches de pierre usée. Il guidait difficilement sa monture en repoussant, de la cravache, des troupes de lévriers maigres et de chiens à poils roux, vrais chacals pelotonnés dans tous les recoins par bandes de cinq, de dix, et grandement respectés par les Arabes, qui les chargent disant-ils, du service de la voierie.

Puis tout à coup, s'ouvrit un immense horizon d'eau et de lumière. Le marquis avait franchi la zone fortifiée, et là venaient s'éteindre les derniers échos du bruit algérien, échouer les dernières misères de la populeuse cité. Sentant enfin ses poumons s'élargir à l'air pur, Gaston einglea son cheval le lançant à travers la campagne dans l'étourdissement d'une course folle.

(A suivre)

LE SILLON revue littéraire et artistique mensuelle — 16 pages. 3 fr. par an. — Poésies, nouvelles, chroniques, etc. — Ecrire à M. E. Bouhaye 31, rue de Chabrol, Paris.

« LA LYRE UNIVERSELLE »

Revue Poétique Illustrée Lamartinienne
Abonnement annuel de 5 fr. donne droit à une collaboration en prose et en vers et en toutes langues.
DIRECTION, FORMATION, JULES CANTON, 19 RUE SOUFFLOT.
Sommaire du No 59. — Mois de Mai 1891.

SOMMAIRE. — Avis divers. *La Savoie Littéraire*: Nomination. — Cours de l'Hôtel de Ville, par M. Jules Canton. — *La France et le monde littéraires*: M. Fagnel à la Sorbonne, par M. J. Auguste Suge. — Plainte, par M. Adolphe Tessier. — Le Génie lyrique de Lamartine, par Auguste Lacausade. — Hôtel de ville, cours de Ménard, par M. Vel. — Académie de Mâcon : Le Centenaire de Lamartine, par M. Jules Levallois. — A Massenet, par Mme Henriette Weil. — Conférence faite à la 30^{ème} séance du salon, par M. Eugène Ledrain. — Le Bouddhisme et les promenades bouddhiques, par M. Jules Canton. — Variétés. — Théâtres et Concerts.